

# DECOUVRIR REDECOUVRIR

UNE EXPOSITION D'ARTISTES ACTIFS A GENEVE  
MUSEE RATH/GENEVE  
DU 15 AU 27 FEVRIER 2005

## COMMUNIQUE DE PRESSE

*Découvrir – Redécouvrir*, exposition organisée par le Département des affaires culturelles de la Ville de Genève en collaboration avec la Fédération des associations d'artistes plasticiens et visuels, Genève, présente au public un aperçu de la vitalité de la scène artistique genevoise actuelle. En confrontant – par la réunion des œuvres des vingt-six artistes sélectionnés à l'issue d'un concours qui a rassemblé cent quatre-vingt-quatre candidatures –, non seulement des propos, des démarches, des références, des champs d'application multiples, mais aussi des générations et des origines plurielles, elle témoigne, d'une part, de l'histoire de la modernité et, d'autre part, de la liberté de création revendiquée par les artistes depuis plus d'un siècle.

En effet, la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle et la nouvelle conscience sociale qu'elle a suscitée ont incité les artistes à s'interroger sur leur rôle et sur les moyens dont ils disposaient pour le jouer. C'est alors qu'on invente de nouvelles acceptions aux termes de « modernité » et d'« avant-garde ». Soucieux de définir à cette lumière leur profession et son statut, voire de les défendre, les artistes se regroupent : on assiste à la naissance des premières sociétés réunissant différentes pratiques de l'art. Marqué par deux guerres mondiales, le XX<sup>e</sup> siècle est le temps du prolongement du questionnement inauguré dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>. S'éloignant de plus en plus de l'académisme, les artistes expérimentent de nouvelles expressions. Les années 1960-1980 sont celles d'une table rase, d'une véritable implosion des traditions au bénéfice du mélange des techniques et de la découverte de nouveaux médias, et l'on constate une indéniable mutation de la scène artistique : nouveaux lieux d'exposition – souvent gérés par les artistes eux-mêmes –, pluralité extrême des expressions et des attitudes.

Peinture, sculpture, dessin, photographie, vidéo, installations, tapisserie... ce sont toutes les pratiques qu'illustrent les œuvres des vingt-six artistes présentés au Musée Rath. La peinture – dont les années 1980 avaient signalé le retour sur la scène internationale – y est représentée largement dans toutes ses tendances. La figuration poétique de Maria Bill, de Pierre Montant, ou de Serge Bischler, contraste avec l'apparente objectivité de Pedro Peschiera, le réalisme de Qiu Jie ou de Jean-Michel Crommelynck. A l'opposé, des artistes telles Madeleine Spierer et Christine Gaillard écrivent leur rapport au monde en transformant sensations et sentiments en jaillissements informels de couleurs, tandis que Ladina Gaudenz ou Axelle Snackers se préoccupent de faire apparaître des visions de mémoire en travaillant la structure de l'image.

L'abolition de toute barrière académique entre genres et techniques a permis aux artistes de puiser largement dans les spécificités qu'offre chacune de ces catégories pour créer de nouvelles images. Il en va ainsi de la photographe Sandra Piretti qui, avec *Cavale*, jouant sur la démultiplication du mouvement telle que la photographie l'autorise, crée une manière de fresque dynamique laquelle, à coups de ruptures, tantôt suspend, tantôt accélère la foulée des chevaux. René Aeberhard, quant à

lui, travaille sur le cosmos et invente l'émergence d'improbables univers, recherche abstraite – même si les images qu'il produit nous semblent être directement empruntées à l'astronomie – qu'il convient d'associer à la démarche de Fabienne Wyler, lorsque cette artiste transpose des superpositions de rythmes ou de voix empruntées à la musique en élaborations colorées de structures abstraites répétitives.

L'abstraction d'une Fabienne Wyler trouve un écho dans la progression arithmétique qui construit l'œuvre d'Anne Minazio, peinture conçue en dépendance de l'espace architectural destiné à la recevoir, se confondant presque avec le mur, ou dans les tapisseries de Denise Emery, qui utilise chaîne et trame, laine et rayonne pour structurer de subtils plans rythmiques. Ou encore avec les photogrammes de Claudia X. Lombana qui, cadrés dans une grille – les montants de fer de la verrière de son atelier –, opposent la rigueur du châssis aux jeux mouvants et insaisissables de la lumière.

C'est aussi la lumière qui dicte à Thierry Leclerc ses lavis de paysages. Mais alors que, à les contempler, le spectateur entre dans la sensation intime des sous-bois dont les dessins sont la réminiscence, l'approche du grand fusain de Siripoj Chamroenvidhya fonde un tout autre regard : dans une perspective panoramique, c'est tout l'horizon que l'œil balaye, attiré par le lointain.

Avec l'installation de Muriel Décaillet, l'intime et le monumental se rejoignent. Ici, le fil n'est pas domestiqué pour construire une surface, comme chez Denise Emery, mais étire sa longueur pour se déployer et s'entremêler circulairement, tisser un filet, sorte de nébuleuse qui se terminerait en queue de comète. La contemplation de la lune à laquelle nous invite Sarah Glaisen est d'une tout autre nature. A l'apparition et à la disparition de l'objet lumineux projeté sur l'écran correspond une bande sonore qui plonge le spectateur dans une sorte de vibration hypnotique. Dans un registre différent, l'installation vidéo de Françoise Kohler utilise également le son pour créer une relation particulière entre un espace concret et un espace mental poétique par le rapport qu'entretiennent des bruits déformés et les visions vagues et imprévisibles d'un parking souterrain.

Si la poésie est aussi le langage de Momar Seck pour traduire son pays d'origine, le Sénégal, en installant totems et fagots de bois noués de tissus imprimés aux couleurs du soleil, son travail n'est pas pour autant dépourvu de connotations politiques. C'est également à la poésie que fait référence le travail de Michèle Lechevalier, lorsqu'elle installe des portraits photographiques déformés par des vues en contre-plongée sur une paroi recouverte de papier peint, évocation qui interroge la discordance entre le passé, le souvenir de ce passé et le présent. Quant aux œuvres de Nicolas Noverraz – des panneaux d'interdiction transposés sur toile –, ils ne sont pas dépourvus d'humour dans la critique qui les sous-tend. Humour et critique sont encore présents dans la double carte de la Suisse en paillason de Fabienne Radi, formes accolées en taches de Rorschach, comme les miroirs de l'identité profonde des Suisses. Et c'est à la conscience politique – internationale autant que nationale – que Fabien Friederich s'adresse lorsqu'il installe, en « perspective visuelle », trois peintures-drapeaux aux couleurs des empires d'aujourd'hui, message prémonitoire d'une histoire qui se construit.

Autant de propositions personnelles d'artistes dont les réactions à l'histoire de l'art et à la situation contemporaine contribuent à notre vision du monde.